

# GEORGES-CLÉMENT FÉLIZET

Notice lue par MAURICE DUCHESNE

---

Je garde le souvenir de ce clair après-midi d'octobre 1889 où, dans le parc du collège Sainte-Barbe à Fontenay-aux-Roses, je vis pour la première fois Georges-Clément Félizet.

Tous deux nous avions neuf ans ; nous inaugurons tous deux une période d'internat qui devait durer neuf années, neuf années qui nous furent si légères. Nous étions tous deux fils de médecins. Est-ce pour ces raisons ? Est-ce, comme dit Montaigne, « parce que c'était lui, parce que c'était moi », qu'à dater de ce jour naquit entre nous une de ces amitiés que rien ne brise, ni l'absence, ni la séparation. Sa mort même ne l'a point rompue, car la mort ne délie pas.

Félizet ne demeura que quatre ans parmi nous : il nous quitta pour entrer aux Dominicains d'Arcueil, sous la direction du R. P. Didon. Et, après cinq années d'une séparation qui ne fut jamais absolue, nous nous retrouvâmes à l'École de Droit. Nous nous liâmes à nouveau, et plus étroitement, par ce goût commun que nous avions de littérature et de poésie. Ce n'est pas ici le lieu de parler de son œuvre littéraire, qui ne laisse pas d'être importante. Nombre d'entre nous ont applaudi à l'Odéon et au Club du Palais une de ses charmantes comédies. Et je renvoie ceux qui désirent se faire une idée de son réel et curieux talent au volume intitulé *Après l'audience*, qu'a publié ce *Palais Littéraire* dont Félizet fut l'un des fondateurs.

Ses études juridiques terminées, il se fit inscrire au Barreau de Paris : petit-fils de Clément Laurier, sa place y était marquée. Collaborateur de son cousin Hornbostel, la mort le surprit trop jeune pour qu'il ait eu le temps de donner sa mesure. Mais son intelligence était trop vive, sa parole trop ardente, son cœur trop généreux, pour qu'il n'eût pas réussi au Palais, comme y a réussi son intime Lionel Nastorg, comme y auraient certainement réussi ses autres inséparables Richard de Burgues, Pierre Ginisty et René Fabre, si la guerre n'avait prématurément fauché du même coup et leur jeunesse et leurs espoirs.

La Guerre ! ! !... Félizet part dès le début. Le 10 octobre 1914, il est une première fois blessé, près d'Arras, au moment où, tous ses officiers tués ou gravement atteints, il commande, lui, simple sergent, une compagnie du 14<sup>e</sup> Territorial ; sa conduite lui vaut une citation et sa nomination de sous-lieutenant.

Dès sa convalescence, il part rejoindre son régiment à Bergues, en Flandre, tout à côté de son cher Malo-les-Bains, où, chaque été, il aimait de se reposer. En mars 1915, son régiment entre en Belgique ; il est en liaison avec les fusiliers marins, —

glorieux et périlleux voisinage ; le 14, Georges passe la nuit au poste d'écoute, au Mamelon Vert, près de Nieuport : c'est là qu'une torpille le frappe mortellement.

Le 15 juin 1920 seulement, la Légion d'Honneur était attribuée à sa mémoire, avec cette citation : « *Officier plein d'entrain et d'énergie qui a toujours su, par sa bonne humeur et sa bravoure, entraîner ses hommes et leur servir d'exemple. Tué à son poste de commandement le 15 mars 1915.* »

Dans la préface d'un traité de l'Épée qu'écrivait en 1883 le Dr Félizet, chirurgien de l'hôpital Bretonneau et escrimeur notoire, je retrouve ces lignes dédiées à son fils : « A mon petit Gy... Il y a deux choses pour la défense desquelles je veux que tu sois ardent, inflexible, intrépide, féroce, impitoyable, deux choses saintes qu'un honnête homme doit aimer plus que sa vie : *son honneur* et *son pays*... La mort fût-elle là, sous tes yeux, tu iras de l'avant, crânement, le front haut, le sourire aux lèvres, à la française, n'est-ce pas. mon petit Gy, toi que j'entends à côté, sommeiller doucement, les poings fermés, la tête pleine des splendeurs du grand cerf-volant neuf que nous venons de lancer ensemble sur la plage. Dors, mon petit ! »

Georges-Clément Felizet a entendu la leçon paternelle.

Il est mort au *champ d'honneur*, pour son *pays*.